

Les Plaisirs Exquis

Taram Boyle



1 • Ludo

On ne conserve souvent de son enfance que les souvenirs les plus fabuleux, ou les plus doux, dans des morceaux choisis de notre mémoire, où il fait toujours beau et où une délicieuse odeur de gâteau au chocolat, de crème au caramel, ou de tarte aux pommes encore fumante, plane après des journées passées à jouer dehors, à reproduire des scènes de dessins animés, ou en buvant goulûment des sodas dont l'acidité pique les yeux.

Jules était ce genre de petit garçon. Il aimait la bonne nourriture, les bonbons, les animaux, les câlins de sa maman, rester à la maison, à jouer à des jeux vidéo, ou lire des romans autour de la sorcellerie, ou d'hommes dotés de super pouvoirs. Les frontières de son monde étaient délimitées par les possibilités de menus plaisirs que personne n'osait lui refuser.

Luna, sa sœur, était beaucoup plus âgée et avait les préoccupations des jeunes filles de son âge. Il la voyait se maquiller en douce, cachant un petit haut rouge à dos nu, sous un gilet gris qu'elle retirait, sitôt la maison perdue de vue. Passé l'angle de la rue, elle remontait sa jupe, sortait boucles d'oreilles et rouge à lèvres, pour vieillir de cinq ans en moins d'une minute.

Jules admirait la beauté de son aînée dont il se sentait très fier. Leur complicité ne connaissait aucune faille. Jules couvrait sa sœur, en cas de drame familial, et elle en faisait autant, s'il sortait du droit chemin.

À cette époque, Merlin-le-Port ressemblait à un paradis, avec son climat doux, ses belles plages préservées des

touristes, et la tranquillité des petites villes, où les habitants veulent seulement profiter d'une vie sans complication.

Luna recevait parfois la visite de Ludo, un bel adolescent qui souriait humblement à tous les membres de la famille, en baissant facilement le front, mais qui reluquait les seins et les fesses de sa sœur dès qu'il en avait l'opportunité.

Ludo portait des jeans moulants, des débardeurs amples, des shorts courts, qui laissaient parfois apparaître la peau de son torse ou de ses cuisses. Un duvet fin poussait déjà sur ses jambes et ses avant-bras, laissant imaginer que sa physionomie le rapprochait à grands pas de son futur corps d'adulte.

Jules était secrètement amoureux du petit ami de Luna. Évidemment, il ne se serait jamais rien passé avec lui, mais la simple idée de le voir en maillot de bain, pour se rendre à la plage, suffisait à émoustiller son plaisir visuel.

Ludo était grand et svelte. Il portait régulièrement des speedos d'où quelques poils pubiens dépassaient, laissant présager, sous le nylon tendu, d'intrigants mystères.

Les promesses étaient tenues, si Jules en jugeait par les soupirs de plaisir que Luna poussait parfois sur la plage, en le regardant revenir de ses spectaculaires démonstrations de surf.

Les samedis après-midi, faisant mine de lire, le garçonnet observait son corps subtilement musclé, la peau tannée par des années de vie en plein air. Il essayait d'imaginer ce qui plaisait tant à sa grande sœur. Était-ce son petit nez en trompette, son sens de l'humour, son regard de tombeur, lorsqu'il fronçait les sourcils, son ventre extrêmement plat, laissant deviner le fonctionnement de son anatomie ?

Quelque chose lui échappait et il aurait donné cher pour comprendre pourquoi Luna se mettait parfois à bafouiller, ou à rire comme une idiote, lorsque Ludo se présentait à elle.

Le garçonnet aimait parfois questionner sa sœur à ce sujet, mais il craignait qu'un jour elle le juge indiscret, qu'elle se braque, et refuse ensuite de l'emmener partout dans son sillage.

Car Luna veillait sur son petit frère, telle une mère louve. Personne n'avait le droit de l'éclabousser, de lui jeter du sable, de le bousculer, et encore moins de se moquer de lui en raison de son surpoids et de ses cheveux roux, ou de lui manquer de respect. Jules était sacré.

Les autres enfants le jalousaient aussi ce statut privilégié. Tout le monde rêvait d'avoir une escorte aussi flamboyante que Luna.

Avec ses longs cheveux bouclés auburn descendant en bas de son dos, sa silhouette parfaite, son visage suave et son regard un brin effronté, de nombreux garçons lui tournaient autour.

Luna était un piège à garçons et Jules prenait un plaisir incommensurable à les observer, prêts à tout pour que la diva leur accorde, un mot, un sourire, un peu d'attention.

Un samedi soir, alors que leurs parents avaient déserté le foyer pour se rendre au restaurant et au cinéma, Luna invita secrètement Ludo.

Jules dîna seul devant la télévision avant de se retrouver en pyjama, à lire des comics sur son lit.

Mais il les entendit bientôt rire à gorge déployée dans la chambre mitoyenne et il comprit qu'ils faisaient quelque chose d'inhabituel.

— Jules ! Viens vite ! cria Luna, tout en s'esclaffant, peinant presque à reprendre son souffle. Tu ne vas pas en croire tes yeux. Viens voir ce qui s'est passé !

L'enfant traversa le couloir pour entrer dans le domaine de sa sœur, délimité par des lumières tamisées, des couleurs acidulées et des parfums fruités. Et Ludo se

tourna vers lui dans un mouvement théâtral, presque au ralenti, destiné à mieux observer sa réaction. Et il en eut pour son argent.

Jules demeura bouche bée en voyant l'adolescent avec un bandeau recouvrant ses cheveux, des colliers de perles autour du cou, un rouge à lèvres vif, les yeux maquillés à outrance, une robe courte façon 1900 avec un décolleté sexy, des hauts talons mettant ses longues jambes en évidence.

S'il resta sidéré par cet accoutrement inattendu, c'est peut-être parce que Jules n'avait jamais vu une créature aussi belle, combinant la force de la masculinité avec la beauté et la délicatesse rassurante des femmes. Quelque chose en lui évoquait la flamboyance des stars de cinéma ou des pop stars, tellement auréolées du succès, qu'elles pouvaient marcher sur la fine frontière délimitant les genres.

— Jules ? l'interpela sa sœur. Jules ?

C'est lorsque le regard de Ludo vira d'une brillance amusée et naïve, pour s'éteindre et devenir noir, que l'enfant devina que le regarder ainsi était mal.

En un instant, l'adolescent avait compris quel choc qu'il provoquait chez le jeune frère de sa petite amie.

Fier de son effet, il se baissa lentement vers lui et attrapa son petit menton entre son pouce et son index :

— Alors ? Je te plais, comme ça, petit garnement ? lui demanda-t-il.

Jules écarquilla les yeux, pris au piège de sa propre fascination, ignorant s'il devait dire la vérité, ou au contraire, cacher le chamboulement qui s'opérait en lui.

Et avec sa main qui le touchait à présent, ce regard tout proche du sien, l'air qu'il expirait qui rentrait dans ses

poumons, Jules ne s'était jamais senti aussi proche du contact dont il rêvait secrètement avec l'amant de sa sœur.

En cet instant, Jules avait atteint son but et il n'avait jamais rien ressenti de plus merveilleux, au cours de sa jeune vie.

Un garçon qu'il trouvait beau, attirant, fascinant, le touchait, lui qui ne vivait que dans des rêves s'échouant contre la rugosité de la réalité.

Pour couronner le tout, Ludo termina son numéro en caressant très délicatement sa joue du bout de son pouce :

— Tu es charmant, mais peut-être encore un peu jeune pour quelqu'un de ma trempe, lui dit-il en reculant avant d'éclater d'un rire magnifique, vite imité par sa sœur.

Pour Jules, c'était trop tard. Les rires et les moqueries n'effaceraient jamais l'instant divin qu'il venait de vivre.

Luna alluma son smartphone pour jouer de vieux remixes de Mylène Farmer sur lesquels ils dansèrent en forçant exagérément des mouvements qui évoquaient davantage des zombies désarticulés.

Ensorcelé, Jules savoura son bonheur en les regardant avec envie, impatient de devenir adulte pour les imiter.

Un peu plus tard, ils descendirent dans le salon pour y regarder un film d'horreur.

L'enfant les rejoignit discrètement :

— Je peux rester avec vous, je n'arrive pas à dormir ? demanda-t-il à Luna en croisant ses sourcils, sachant qu'elle ne parvenait jamais à lui résister lorsqu'il prenait son air de pauvre petit garçon malheureux.

— Quel pot de colle ! s'impatienta Ludo qui avait probablement d'autres projets, après avoir accepté d'être grimé par la grande sœur pour mieux la séduire.

— Ne t'inquiète pas, il va vite s'endormir, lui promit-elle devant Jules, comme s'il ne l'entendait pas.

Ils s'installèrent dans le salon pour goûter à la tarte aux pommes que Luna avait confectionnée avec amour, pendant l'après-midi.

Ludo ne masqua pas son empressement à passer à l'étape suivante, en avalant sa part en trois bouchées.

Les trois jeunes gens finirent par se retrouver sur le grand canapé encombré de coussins, face au téléviseur et Jules se blottit immédiatement, comme à son habitude, contre sa sœur.

Luna posa sa joue sur l'épaule de Ludo, bras dessus, bras dessous, sa main dans la sienne. Ils s'embrassaient parfois silencieusement, en espérant que le jeune frère ne le remarque pas. Pour s'assurer qu'il ne bougeait pas, elle caressa machinalement ses cheveux. Dans la famille Jolivet, Jules faisait office de catalyseur de câlins. Comme il était le plus jeune, on le dorlotait sans retenue et avec sa bénédiction. On passait la main dans ses cheveux roux bouclés, on malaxait affectueusement ses petits pieds potelés, on caressait son dos et lui adorait ces petits plaisirs qui lui permettaient de se sentir immensément aimé de tous.

Mais ce soir-là, Jules avait des ambitions beaucoup plus hautes. Après un premier contact avec Ludo, il crevait d'envie de sentir à nouveau sa peau. Il se contenterait d'une petite caresse sur la joue, d'un effleurement prolongé de son bras duveteux, d'une main masculine balayant ses cheveux. Pas grand-chose, finalement, selon lui.

Face au film d'horreur, ils sursautèrent tous les trois à de multiples reprises, modifiant de ce fait la géographie de leurs corps étendus nonchalamment sur le grand canapé.

Après plusieurs grosses frayeurs, Luna se retrouva la joue plaquée sur le haut de la cuisse de Ludo et Jules s'allongea en cuillère devant sa grande sœur.

Ses cheveux bouclés touchaient la cuisse du jeune homme et, pour parfaire cette situation stratégique, Ludo laissait son avant-bras pendre sur l'épaule de sa petite amie. Ainsi sa main se retrouvait tombante, proche du visage de l'enfant.

Dans ce cocon humain, Jules éprouva un sentiment de chaleur et de réconfort proche de l'extase qui le mit en confiance.

Il tourna alors légèrement la tête et ses lèvres rencontrèrent le bout des phalanges de Ludo. Loin de vouloir s'en écarter, il tendit même la bouche pour les embrasser instinctivement, peut-être pour le remercier de lui offrir ce moment privilégié en leur compagnie.

Mais Ludo ne goûta pas du tout à ce témoignage d'affection et poussa un cri d'écœurement, avant de se lever brusquement d'un bond :

— Putain ! La sale petite pédale !

Emporté dans son mouvement, Jules roula au bord du canapé, avant que son crâne percute la table basse et qu'il ne tombe lourdement par terre.

Stupéfaite, Luna se tourna vers Ludo :

— Mais enfin ! Qu'est-ce que tu as ?

L'adolescent essuya sa main sur son jean d'un air dégoûté :

— C'est ton pervers de frangin qui n'arrête pas de me tourner autour ! s'emporta-t-il. Tu ne le vois pas, à me mater sans arrêt ? Il en bave !

Jules fondit en larmes, une main contre son front. Il réalisa qu'il saignait et ses pleurs redoublèrent.

Horri  e en constatant qu'il s'était blessé, Luna l'aida à se relever :

— Oh ! Pauvre capucin ! s'exclama-t-elle en examinant sa coupure nette.   a va, petit frère ?

Elle scruta aussitôt Ludo d'un œil accusateur :

— Bon sang !   a ne va pas de péter un câble pour si peu ? Tu ne vois pas que ce n'est qu'un enfant ?

— Et alors ? Tu ne me crois pas ? s'indigna le jeune homme. Il me l  chait presque les doigts !

— C'est... c'est pas vrai, pleurnicha Jules. J'ai pas fait exprès de le toucher !

Luna soupira :

— Vraiment ! Tu te sens obligé de toujours tout gâcher, avec tes manieres d'ours des cavernes ! Nous étions juste collés les uns aux autres. Il n'y a aucun mal à   a ! reprit-elle en attrapant un mouchoir en papier pour essuyer le sang qui coulait sur le front de Jules. Puis elle s'empara de la télécommande pour couper le film.

Ludo la suivit du regard, sidéré :

— Quoi ? Tu arrêtes tout à cause de ce pot de colle ? Le film n'est pas terminé ! Je veux voir la fin !

Luna se releva, l'air pincé :

— Je te demande de partir,   clara-t-elle sèchement. Je... je vais devoir soigner Jules. Et puis il est tard. Mes parents ne devraient plus tarder à rentrer.

— Quoi ? On avait dit vingt-deux heures trente ! Tu me vires carrément, alors que c'est lui qui a tout provoqué ? pesta l'adolescent indigné, rouge de colère. C'est dingue ! Tu es sérieuse ? Tu n'as pas remarqué ses drôles d'airs avec moi ?

— J'ignore de quoi tu parles, reprit-elle sèchement. C'est toi qui te fais des films. Tu te prends pour un tombeur et tu t'imagines que personne ne peut te résister. Même un

gamin ! Je n'aurais jamais dû te laisser rentrer chez moi, en l'absence de mes parents. Je le regrette. Ce serait mieux si nous en restions là, tous les deux.

De colère, Ludo donna un coup de pied terrible dans l'un des fauteuils faisant face au canapé, avec une telle force que celui-ci glissa sur le sol jusqu'à percuter une colonne supportant une statue en plâtre de Diane. Cette dernière vacilla un instant et tomba finalement sur le carrelage gris pour y exploser de façon impressionnante :

— C'est bien fait ! continua-t-il, sans regret. Tu m'as vraiment pris pour un con ! Tu faisais semblant de t'intéresser à moi, depuis le début ! En vrai, tu n'en as rien à foutre !

Luna écarquilla les yeux en découvrant, jonchant le sol, les morceaux de la statue à laquelle ses parents tenaient beaucoup.

— Mais tu es complètement malade ! cria-t-elle, scandalisée. Fiche le camp tout de suite, sinon j'appelle la police !

Mais Ludo ne se laissa pas impressionner :

— Eh bien vas-y ! Qu'est-ce que tu attends, au lieu de me menacer, petite conne ? la nargua-t-il. Le temps qu'ils arrivent, j'aurai déjà disparu. Et je nierai tout ! Au pire, je raconterai que ton frère est une petite fiotte et tout le monde saura qu'il ne tourne pas rond dans sa tête.

En guise de démonstration, il empoigna les cheveux de Luna et secoua sèchement sa tête d'un mouvement se voulant brutal :

— Tu écoutes ce que je dis ?

— Aïe ! cria la grande sœur. Lâche-moi, espèce de cinglé ! Psychopathe !

Terrorisé, voyant Luna en danger, Jules empoigna le couteau de cuisine utilisé pour couper la tarte et qui gisait sur une assiette.

Il traversa la pièce en courant, brandissant l'arme au-dessus de lui, lame en avant, se jetant sur l'agresseur à corps perdu.

Ludo poussa un cri de terreur et Luna pensa immédiatement qu'il venait d'être sévèrement blessé par son petit frère.

Mais l'adolescent leva une main ensanglantée :

— Le petit con ! Il m'a coupé ! cria-t-il avant de lui arracher le couteau des mains et de le gifler avec une telle violence qu'il tomba par terre.

Au même instant, derrière la baie vitrée du salon, deux phares apparurent au loin :

— Ce sont mes parents ! déclara Luna, d'un air soulagé.

— Merde ! s'écria Ludo, en regardant sa main qui pissait le sang.

Il ramassa sa veste de survêtement pour déguerpir par la porte arrière qui donnait sur le jardin.

Luna se précipita pour la verrouiller dès qu'il fut sorti. Puis, elle effectua le tour de la maison et ferma fenêtres et volets.

Des taches de sang jonchaient le sol et elle les essuya sommairement avec des mouchoirs.

— Tu lui as menti. C'était pas les parents, dit Jules d'une voix presque éteinte.

Encore sous le choc, Luna se tourna vers lui pour le serrer dans ses bras et l'emmener dans la salle de bains.

— Tu as voulu m'aider, mais ça aurait très bien pu mal tourner, lui reprocha-t-elle. On ne résout rien par la violence. Tu m'as fait une peur terrible, avec ce couteau. Promets-moi de ne plus jamais recommencer.

— D'accord, répondit-il, ne parvenant cependant pas à se sentir coupable. Mais je... je voulais juste te protéger...

— Il ne faut pas, poursuivit-elle en désinfectant sa plaie, finalement sans gravité. Quand tu as ce genre d'ennuis, tu laisses faire. Sinon, tu appelles des adultes pour qu'ils te viennent en aide. Mais en aucun cas, tu ne cherches à t'interposer. Tu me le promets ? Répète après moi « Je le jure ».

— Je le jure, répéta l'enfant, en essayant d'imaginer comment il aurait dû agir, pour ne pas décevoir sa grande sœur.

Il retourna dans sa chambre et consulta sa tablette pour y trouver la définition du mot « *pervers* » : « *Qui aime accomplir des actes cruels ou immoraux. Synonyme : sadique, malveillant, mauvais, malfaisant, malsain.* »

Sur son lit, Jules demeura en état de stupéfaction, en regardant pensivement le plafond et en songeant aux paroles de sa grande sœur : « On ne résout rien par la violence ».

Se défendre, c'était mal.

Il ne fallait pas.

Il ne fallait plus.

Jules entendit bientôt ses parents qui rentraient, échangeant des mots indistincts avec Luna. Et un étrange sentiment s'appesantit brusquement, comme si l'atmosphère si paisible de la demeure familiale venait de basculer dans le mélodrame.

La mère gravit bientôt l'escalier menant aux chambres, d'un pas lourd et avec le rythme régulier d'un métronome, comme si elle montait à l'échafaud.

Elle ne le serra pas dans ses bras, comme elle le faisait habituellement avant de se coucher.

Nathalie Jolivet préféra s'asseoir au bord du lit, hors d'atteinte, l'air sinistre, se préparant à jouer son rôle de parent garant de l'autorité :

— Qu'est-ce qui t'a pris, mon chéri ? le questionna-t-elle de sa voix douce qui révélait combien elle se sentait dépassée par les événements. Ta sœur... Elle m'a dit que tu avais menacé son petit ami avec un couteau avant de le couper. Tu te rends compte de ce qui se serait passé, si tu l'avais vraiment blessé ?

— Oh ! Mais je suis désolé, Maman, rétorqua l'enfant qui ne comprenait pas pourquoi on faisait tant d'histoires pour un incident sans grande gravité. J'ai... j'ai juste voulu la défendre. Il... il avait giflé Luna et...

— Ce n'est pas une raison... Il faut que tu saches que ton oncle a un fils qui est en prison, après avoir joué du couteau... J'ignore si ces choses-là sont héréditaires, mais tu dois être encore plus vigilant que les autres, avec ce genre d'objet. Tu es encore très jeune et...

— D'accord, Maman, je te le promets.

La mère observa soudain la table de nuit, puis les étagères, comme si elle y cherchait un indice qui corroborerait cette violence nouvellement mise au jour.

Jules observa sa mère sortir de sa chambre, sans même l'embrasser.

Il lui sembla que quelque chose venait de se rompre entre eux, et il ne parvenait pas à discerner où se situait véritablement le problème.

Déshabillé de toutes ses possibilités de défense, Jules devint une victime.

2 • *Papa*

Jules traversa le couloir principal du collège en courant à en perdre haleine. Ses pas claquaient sur les carrelages blancs et résonnaient, comme pour lui rappeler la terreur qui sévissait en lui. Le souffle coupé, les battements de son cœur jouant du tambour au point que les afflux de sang se manifestaient jusqu'à ses tempes, il bifurqua dans une artère menant vers les salles de classe, toutes vides le mercredi après-midi.

Depuis le début de l'année, il subissait un harcèlement quotidien de la part de trois ados qui passaient leurs nerfs sur lui, trouvant perpétuellement de nouveaux sévices, toujours plus vicieux et scandaleux, à lui infliger.

Par honte de sa propre faiblesse, Jules avait commis l'erreur de ne parler à personne de son infâme calvaire. Et les agresseurs avaient considéré ce silence comme une forme de consentement tacite, les invitant à continuer. Et s'il ne se rebiffait pas, c'est bien qu'il méritait tous ces outrages.

L'adolescent roux poursuivit sa folle course, alors que les trois autres garçons le pourchassaient avec une haine concentrée, car trop longtemps retenue :

— Cette fois, on va te faire la peau, gros tas ! lui promet Edgar, le plus grand et le plus vieux, en le rattrapant à grandes enjambées. Il avait redoublé la sixième, puis la cinquième et affichait deux têtes de plus que les autres. Blond et corpulent, son visage avenant révélait une certaine haine, dès que ses traits s'animaient. Dans ce collège de Merlin-le-Port, il régnait sur une cour de lâches et de faux jetons, qui préféraient se soumettre à sa loi

tyrannique plutôt que de recevoir les coups secs qu'il distribuait avec facilité.

L'avenir d'Edgar Rambloix était tout tracé. Son père était propriétaire de la plus grosse usine de la région. Même s'il échouait dans ses études, il hériterait d'une fortune colossale et il n'aurait probablement jamais à travailler. Il le savait et économisait ses efforts, se préparant à une vie d'oisiveté dont il était impatient de profiter.

Jules arriva devant les toilettes. Il manqua de se réfugier dans celles des filles, mais il ne voulait pas ajouter le déshonneur à l'humiliation dont il faisait déjà l'objet.

Il verrouilla la porte et sortit rapidement de sa poche son smartphone encore éteint. Cette fois, il comptait appeler la police, sa mère, ou n'importe quel adulte, qui pourrait le sortir de ce cauchemar.

Son appareil hérité de sa sœur peinait à démarrer. Et il lui sembla qu'une heure s'était écoulée avant que le logo apparaisse enfin sur l'écran.

Trois coups d'une extrême violence furent subitement frappés contre la porte du cabinet de toilette, révélant une incommensurable impatience.

Ils l'avaient facilement débusqué :

— Tu aggraves ton cas, fillette !

— Fichez-moi la paix, répondit timidement Jules que les sueurs froides menaçaient de faire bientôt grelotter de terreur.

Un coup de poing d'une force phénoménale s'abattit contre la porte et toutes les cabines tremblèrent de concert sous un vacarme impressionnant.

Ce coup-là, Jules savait qu'il allait bientôt le ressentir dans sa chair.

Paniqué, il regarda subrepticement l'écran de son smartphone qui n'affichait toujours pas l'accueil.

— Putain ! Tu vas sortir de ces chiottes, fillette ? On te file une trempe et après, tu seras tranquille, lui promit Edgar. On te donne juste quelques claques, et après tu pourras rentrer chez toi.

— J'ai rien fait ! Laissez-moi tranquille, sinon j'appelle la police !

Les trois garçons marmonnèrent quelques mots inaudibles avant d'éclater de rire.

— Si tu appelles les flics, on te met la misère jusqu'à la fin de l'année, grosse truie ! rétorqua Edgar, d'une voix menaçante, presque démente, qui laissait transparaître sa profonde cruauté. En plus, on ne risque pas grand-chose, on est mineurs. Tu ferais mieux de laisser tomber et de prendre la raclée que tu mérites. À chaque seconde passée, tu morfleras un peu plus !

L'adolescent, les yeux rivés sur son écran, se sentant si désemparé qu'il aurait voulu disparaître, tant il se considérait étranger à toute la haine qu'il suscitait.

Un étrange silence s'installa et Jules n'entendit bientôt plus que sa propre respiration.

Derrière la fenêtre oscillo-battante entrouverte, on devinait le bruissement des arbres et plus loin, le reflux des vagues d'une mer d'avril encore un peu fraîche.

Jules savait bien que le trio d'ados se tenait toujours de l'autre côté de la cloison, paré à le martyriser comme ils le faisaient chaque jour, depuis des mois.

Il y avait cependant quelque chose de rassurant dans ce calme revenu, comme s'il avait momentanément anéanti la haine et effacé tous les problèmes.

Jules demeura immobile, n'entendant que sa propre respiration, s'inquiétant de cette trêve qui n'augurait rien de bon.

C'est à ce moment, alors qu'il se croyait presque tiré d'affaire, qu'il remarqua, avec épouvante, le loquet du verrou qui tournait silencieusement, comme par magie.

Il les avait déjà vu agir avec d'autres victimes. Louis, le plus petit, s'était procuré un dérivé de couteau suisse sur Aliexpress et se voyait désormais équipé d'une mini-trousse à outils.

L'effroi le submergea de nouveau, il se précipita vers la porte, pour la bloquer, au moment même où elle commençait à s'ouvrir. Les trois harceleurs se jetèrent brusquement contre l'ouverture, comme un seul homme, pour le priver de la moindre chance de leur échapper.

— Alors, la pédale ? On est moins fier, maintenant ! déclara Edgar, en montrant les dents d'agacement, tout en coinçant son cou en tenaille entre ses doigts, prenant soin d'enfoncer profondément ses ongles dans sa peau pour mieux accentuer sa douleur.

Les trois garçons l'extirpèrent brutalement de la cabine, lui arrachant son sac de classe et lui administrant plusieurs gifles et de multiples coups de pied dans les tibias.

Sous cette salve, Jules sentit qu'il allait passer un très mauvais quart d'heure.

Son portable lui indiqua une notification par un son de cloche :

— Putain ! L'enculé ! Il allait vraiment appeler les flics, le bâtard ! remarqua Abdel, en tirant de toutes ses forces sur son tee-shirt neuf qui émit un craquement sec.

— Fous-toi à genoux, la fillette ! lui ordonna Edgar en le contraignant à s'incliner sur le sol devant la rangée de pissotières, avant de lui administrer une claque qui résonna dans la pièce sans fenêtre.

Louis ouvrit le cartable de sa victime et le renversa au-dessus d'un lavabo avant de tourner l'un des robinets pour

asperger soigneusement ses cahiers, ses livres, sa trousse et son smartphone.

— Eh ! Non ! Tous mes cours ! protesta Jules, à genoux sur le carrelage face à son harceleur, se demandant où allait s'arrêter son calvaire. Vous n'avez pas le droit, je viens justement de recopier toutes mes maths et l'anglais ! Et mon téléphone, je viens de l'avoir !

— Qu'est-ce que tu vas faire pour m'en empêcher, grosse larve ? rétorqua Louis, en se retournant pour lui infliger un coup de pied dans le ventre.

Sous le feu d'une violente douleur, Jules se plia en deux, plaquant les bras contre son estomac.

Edgar leva la main et fit mine de réprimander Louis :

— Tss tss ! Pas dans la panse ! lui dit-il. C'est trop précieux. Vous ne saviez pas que Jules transformait la petite monnaie en euros ?

Le bouc émissaire leva les yeux avec effarement :

— Qu'est-ce que tu racontes ? l'interrogea-t-il.

Dans un geste théâtral, Edgar plongea la main dans la poche de son jean pour en extraire plusieurs pièces orange.

Il réussit son effet puisque Louis, Abdel et Jules furent aussi intrigués les uns que les autres, se demandant ce que le meneur avait encore inventé.

— Regardez bien ! Jules va avaler ces pièces et demain il nous ramènera la même somme en euros !

Edgar savoura ce suspense cruel et poursuivit son numéro de bourreau en y prenant le plus grand plaisir. Il compta devant les trois garçons, ses petites pièces orange. Il y en avait une de dix centimes et deux autres de cinq.

— Allez ! Maintenant ouvre grand ta gueule de cochon. Comme je suis gentil, on va commencer avec les plus petites.

Mais Jules refusa d'obtempérer et tourna la tête.

En bon petit soldat, soumis à la cause de son capitaine, Louis se jeta sur lui et lui colla un direct au milieu de la figure :

— Putain ! Fais ce qu'on te dit ! hurla-t-il, sinon ça va très mal finir !

Abdel ne demeura pas en reste et se posta derrière Jules. Il tira sur son tee-shirt avant de le relever d'un geste brusque pour le lui retirer brutalement :

— Les gorets ne portent pas de vêtement, expliqua-t-il.

Se retrouvant torse nu, au centre des coups et des moqueries, l'adolescent roux ne tarda pas à fondre en larmes.

— S'il vous plaît, laissez-moi tranquille ! Je ne dirai rien. C'est de pire en pire ! J'en peux vraiment plus !

— Oh ! Regardez-moi ce gros plein de soupe qui pleurniche comme une fillette ! Ta gueule, le rouquemoute !

Les trois complices éclatèrent de rire et Abdel sortit un marqueur indélébile de son sac pour dessiner un grand rectangle au centre de son dos. Puis il imita des cris de cochon :

— Regardez cette grosse tirelire qui va chier des pièces comme dans Peau d'Âne !

Humilié à en mourir, Jules plaqua ses mains sur son visage, désespéré d'être ainsi offert en spectacle à ces apprentis nazis.

La séance d'humiliation vira à la torture, lorsque les trois garçons lui administrèrent un déferlement de coups de pied et des gifles, tous en même temps.

Ce sont des pas dans le couloir du collège qui mirent fin à cette altercation cruelle et traumatisante.

Aussitôt, Edgar, Louis et Abdel, abandonnèrent leur souffre-douleur en quittant les toilettes pour s'enfuir par la sortie de secours au bout du couloir voisin.

Lorsque Virginie, une surveillante d'une trentaine d'années, aperçut Jules qui sanglotait, à genoux et torse nu, des traces de coups et de marqueur parsemant son corps, elle comprit immédiatement pourquoi les trois collégiens s'étaient volatilisés :

— Ils se sont vengés pour les deux heures de colles, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle en ramassant les affaires scolaires de l'adolescent qui baignaient dans l'eau du grand lavabo. Tu as cafté à ta professeure de physique qu'ils avaient cassé du matériel et ils t'en ont tenu responsable. Et vous vous êtes tous retrouvés en retenue, cet après-midi. C'est bien ça ?

— Je... j'en peux vraiment plus, répondit Jules, le débit de paroles haché par ses pleurs. Ils n'ont aucune limite. Je ne sais plus quoi faire. Ils veulent... ils veulent me voir disparaître...

La jeune femme passa spontanément la main dans ses cheveux roux et bouclés tout en le regardant dans les yeux :

— La vie est une lutte constante pour faire sa place, lui dit-elle d'un ton se voulant réconfortant. À chaque fois que tu baisses les bras, tu te vides un peu plus de ton amour-propre. Tu dois apprendre à te défendre, pour ne plus les subir. Si tu ne le fais pas, tu finiras par t'habituer à la douleur. Défends-toi !

Ces quelques paroles censées et bienveillantes lui firent un bien fou et résonnèrent en lui avec une force phénoménale. En un instant, il bascula de la terreur à la douceur rassurante du monde des adultes.

Encore choqué, Jules se rhabilla et rassembla ses affaires, songeant que le pire, dans cette journée de harcèlement intense, était derrière lui, mais en arrivant à la maison, un autre drame, autrement plus grave, l'attendait.

Jules se garda bien de rapporter son calvaire à sa mère, afin de ne pas l'inquiéter. Il s'installa sur le plan de travail de la cuisine, utilisant un sèche-cheveux pour tenter de sauver ses livres et ses cahiers et ne pas avoir à recopier ses cours une nouvelle fois.

Woody, leur teckel âgé de deux ans, le regardait faire d'un air intrigué.

Pour expliquer l'incident, il expliqua à sa mère qu'en chahutant avec une amie, ils avaient fait tomber un distributeur d'eau qui s'était vidé sur leurs affaires.

Sa maman éclata d'un joli rire, charmé par l'insouciance de son fils et des adolescents en général, heureuse qu'il passe de bons moments avec sa meilleure amie.

Évidemment, il se sentit lâche de ne pas lui raconter le martyre qu'il subissait, jour après jour, comme une gangrène qui rongerait sournoisement son avenir.

Sa mère avait une petite quarantaine d'années. Menue et élégante, c'était une jolie blonde anxieuse pour qui sa famille représentait les limites du monde.

Elle épluchait des pommes de terre sur la table centrale tout en chantonnant, lorsque la sonnerie de son téléphone retentit. Comme elle avait les mains occupées, elle décrocha avec le haut-parleur :

— Madame Nathalie Jolivet ? Je suis Nicolas Di Costa, le directeur de l'usine où Monsieur Arnold Jolivet, votre mari, travaille...

— Bonsoir Monsieur Di Costa, c'est bien moi. Que se passe-t-il ? Un problème ?

Jules éteignit aussitôt son appareil, pour écouter attentivement le patron de son père. Quelque chose dans la voix de leur interlocuteur inspirait la plus grande gravité :

— Je ne sais pas comment vous l’annoncer, Madame Jolivet, mais il s’est passé quelque chose de très grave.

Sa mère éprouva probablement le même pressentiment que son fils, puisqu’elle posa la pomme de terre et le couteau avec lequel elle l’épluchait.

— Il y a eu un terrible accident. Sur le quai... En reculant, l’une des grues a... renversé une palette... Votre mari est... Il est décédé...

Le directeur venait de lâcher l’effroyable vérité, comme on se débarrasse d’une corvée et qu’il fallait être compréhensif à son égard.

— Ce... ce n’est pas vrai ? lâcha la mère, d’une voix sans timbre, avant de tomber lourdement dans une chaise, brusquement anéantie, incapable d’accepter l’idée qu’un drame si injuste puisse s’abattre sur elle, après tant d’années à construire avec lui sa famille.

Encore plus abasourdi, Jules observa sa réaction, sans manifester la moindre expression.

Depuis la rentrée des classes, Jules vivait sa vie comme on traverse un rêve ou un cauchemar, avec le sentiment de ne pas appartenir à une réalité qu’on ne contrôle pas. Les événements glissaient sur lui, comme s’ils ne pouvaient plus l’atteindre.

Il vécut le décès de son père de la même manière, tel un spectateur incapable de se concentrer, absent de l’action, presque détaché. Car rien ne lui paraissait concret, dans cette succession de drames qui demandait d’immenses capacités d’adaptation.

Le point positif dans cette tragédie fut qu’il n’aurait plus à se rendre en cours pendant près d’une semaine.

Cette trêve inattendue lui permit de reprendre un peu de poil de la bête et de passer du temps en famille et plus particulièrement avec Woody qu'il adorait plus que tout au monde.

Jules songea également à son avenir.

Il ne pourrait plus endurer le collège très longtemps. Et l'idée de savoir son père mort ne fit que lui offrir une nouvelle porte de sortie. Si la situation empirait, il pourrait toujours le rejoindre dans l'au-delà.

L'idée avait quelque chose de presque réconfortant. Lui qui ignorait toujours comment se sortir de l'engrenage dans lequel ses camarades de classe l'enfonçaient, voyait là le moyen le plus radical d'échapper à leur emprise.

Le jour de l'enterrement, le curé lui demanda de lire un petit texte en hommage à son papa et Jules s'y prêta avec la plus grande appréhension. Et il avait bien raison de craindre cette exposition publique.

Il s'élança timidement, face au pupitre et le prêtre s'approcha pour relever le micro et lui demander de parler plus fort.

— Papa, nous t'aimions tous tellement et tu étais si généreux avec nous. Tu as toujours travaillé et tu nous as permis, à Luna et à moi, de suivre nos études. Tu me manques terriblement et depuis l'annonce de ta mort, j'ai du mal à réaliser que je ne te reverrai plus...

Jules leva subrepticement les yeux pour parcourir machinalement la foule qui l'écoutait attentivement, souvent un mouchoir à l'œil.

C'est à ce moment que son regard croisa celui d'Edgar, assis bien droit, souriant triomphalement, les dents apparentes, en le fixant d'un regard froid et dénué de la moindre empathie.

— Je... je pense à toi à chaque instant et...

En face de lui, tout au fond de l'église, quelqu'un imita un petit cri de cochon et Jules sentit brusquement le sol se dérober sous ses pieds. Il lui sembla que cette manifestation l'obligeait soudain à incarner devant la famille, les amis, les collègues de travail de son père, l'infâme double personnalité dont on l'affublait contre son gré. Il devint soudain la « tantouze », la « tirelire », le « gros porc », condamné à voler à sa mère les euros correspondants aux pièces orange que les trois garçons le forçaient à ingurgiter chaque jour à coups de pied, de gifles et d'insultes.

En plein milieu de sa phrase, Jules s'étrangla, le souffle coupé, devenant rouge et ne parvenant plus à émettre un seul son. Il éclata en sanglots pour regagner son siège et se replier sur lui-même de honte, aux côtés de sa mère sous antidépresseurs et de sa grande sœur qui ne vivait déjà plus à la maison et qui attribuait cet abandon brutal à la tristesse.

À l'issue de la cérémonie, sur le perron de l'église, sa mère, totalement désespérée s'agrippa à lui, le visage défiguré par les larmes.

— Ne me laisse pas, mon petit chéri, l'implora-t-elle comme si elle devinait qu'il songeait sérieusement à mettre fin à ses jours. Je ne m'en relèverais pas, si tu partais. J'ai trop besoin de toi.

Plus loin, sur la place de l'église, il entendit de nouveau cet insupportable cri de cochon, comme la promesse d'une métamorphose inéluctable à la Kafka, un destin écrit d'avance auquel il était impossible d'échapper.

Jules se tourna alors vers le crucifix trônant au centre du chœur de l'église et il pria solennellement en son for intérieur. Il allait changer et inverser l'ordre des choses.

Bientôt, ceux qui le harcelaient allaient ravalier leur méchanceté. Il en faisait la promesse devant Dieu.

Malheureusement, sitôt rentré de l'église, Jules tomba sur des échanges entre Edgar, Abdel et Louis, sur TikTok. Ils s'étaient filmés en vociférant leurs grognements de cochons avant d'éclater de rire. Les commentaires listaient fièrement tous les sévices qu'ils avaient fait subir à leur victime.

Effaré, puis résigné, l'adolescent qui avait déjà tant pleuré la mort de son père demeura le regard vide, ruminant ses plus funèbres pensées, Woody dormant dans ses bras.

Des centaines de réactions de toutes sortes, bonnes ou mauvaises, souvent se voulant drôles, mais ne le prenant jamais au sérieux, s'étendaient en dessous, comme pour l'achever une fois pour toutes.

Le lendemain matin, Jules réfléchissait, allongé sur son lit, à décider quelle arme allait mettre fin à ses jours, lorsque sa mère poussa la porte de sa chambre, le regard noir.

Elle s'approcha lentement de lui et s'assit sur le rebord de son lit, les épaules lourdes :

— Luna s'inquiétait beaucoup pour toi, depuis l'enterrement de ton père, murmura-t-elle en passant affectueusement sa main dans son dos. Mais maintenant, je sais... Je te demande pardon, mon petit chéri. Je... j'ignorais tout ce que tu endurais... Mais je veux que tu saches qu'à compter de ce jour, c'est terminé. Ta sœur a constitué un dossier, avec toutes les captures d'écran qu'elle a glanées sur internet, et...

Jules empoigna sa mère par la taille, enfonçant son visage contre son ventre, ressentant sa chaleur réconfortante, avant d'éclater en sanglots.

Pour la première fois, depuis la rentrée des classes, ses larmes étaient salvatrices et lui procuraient un plaisir d'une force incroyable. Car en brisant le silence, sa mère venait de le délivrer et de lui sauver la vie.

3 • *Gaspard*

En cette matinée de fin avril, le soleil léchait les façades de Merlin-le-Port comme si l'été avait pris de l'avance.

Jules avança dans la salle de classe en suivant timidement les pas du principal.

— Nous accueillons aujourd'hui un nouvel élève, expliqua-t-il d'un ton solennel. Jules Jolivet est un garçon d'un bon niveau, plutôt sensible et orienté vers les arts. Il pratique la natation et se passionne pour la lecture. Comme il vient d'un collège public, je vous demanderais à tous de vous montrer particulièrement bienveillants à son égard. Si cela est nécessaire, aidez-le à rattraper son retard et expliquez-lui le fonctionnement de notre établissement. Rassurez-le. Ici, nous ne tolérons ni les discriminations ni le harcèlement.

Cette dernière remarque se voulait probablement charitable, mais elle renseignait clairement le public attentif sur le motif de son changement brutal de collège, à l'approche de la fin d'année.

Se sentant observé par une vingtaine d'élèves curieux, Jules rougit jusqu'à ce qu'une adolescente blonde retire son cartable et son blouson de la chaise voisine, pour lui proposer la place vacante.

Jules installa ses effets en espérant se faire rapidement oublier.

Depuis plusieurs jours, sa mère occupait une partie de son temps à tenter de corriger ses lacunes, en matière de protection de son fils.

Après avoir porté plainte à la police, pour harcèlement contre les parents d'Edgar, Abdel et Louis, elle avait alerté

le rectorat en joignant toutes les captures d'écran effectuées par Luna. Nathalie Jolivet avait enfin appelé le principal qui s'était défaussé, expliquant qu'il ne pouvait pas surveiller chaque élève.

La mère espérait que dans ce collège privé, son fils pourrait enfin mener une existence normale.

La grande sœur s'était consacrée à la réhabilitation de son petit frère, sur les réseaux sociaux. Luna Jolivet avait signalé et demandé le blocage de chaque post publié la charge de son protégé sur toutes les plateformes numériques.

Après toutes ces nouvelles dispositions, Jules retrouva un semblant de paix intérieure. Mais dans le fond, l'adolescent avait tant désiré sa propre mort, qu'il éprouvait désormais le sentiment d'un rendez-vous manqué avec son destin. Il se sentait cabossé de l'intérieur, atteint au plus profond de son âme. Jamais il ne retrouverait l'innocence antérieure à tous ces événements.

Même si ses nouveaux camarades se montraient gentils, et même généreux ou aimables, il ne pouvait oublier tout ce qu'il avait subi.

Si quelqu'un prononçait les mots « cochon », « tarlouze », ou « tapette », il les prenait immédiatement pour lui, entendant en pensées, les rires idiots de ses trois bourreaux.

Jules n'osait plus accorder sa confiance à quiconque. Seul Woody pouvait pénétrer le secret de son intimité.

Avec lui à son côté, il passait ses week-ends à lire des romans, car rien ne le détendait plus que ses lectures.

L'été suivant, venue s'offrir des vacances dans la petite maison familiale, Luna traversa le jardin en maillot de bain pour se rendre dans la chambre de son frère. Vautré

sur un pouf informe, il buvait du coca au goulot d'une grande bouteille, tout en jouant sur sa console, les yeux rivés sur son écran. Elle profita de sa position pour partager avec lui le fond de sa pensée :

— Tu devrais sortir un peu et essayer de te faire des amis, suggéra-t-elle, comme une voix off, perturbant la musique électronique entêtante de son téléviseur. Ce n'est pas sain, pour un garçon de ton âge, de traîner dans sa chambre, tel un ermite. Et puis, tu voudrais peut-être sortir avec une fille. Tu ne vas quand même pas rester célibataire toute ta vie !

— Ça ne m'intéresse pas, lui répondit-il presque sèchement, sans même la regarder.

Il se leva subitement, jetant sa manette de jeu sur le pouf pour descendre au rez-de-chaussée d'un pas lourd, suivi par Woody qui comptait bien tirer profit de la situation.

Mais Luna le suivit, bien décidée à ne pas se laisser interrompre.

Aussi, une fois dans la cuisine, lorsqu'il se dirigea vers le frigo pour y chercher de la crème glacée et un morceau de saucisson pour le chien, elle surenchérit :

— Arrête de manger toutes ces cochonneries pleines de sucre, bon sang ! s'énerva-t-elle en lui barrant la route, se postant contre la porte du frigidaire pour l'empêcher d'y accéder. Tu ne vois donc pas que tu combles ton manque affectif par la nourriture ? Quand on te regarde, ça saute aux yeux ! Il n'y a que toi qui refuses d'affronter la réalité ! Tu ne fais que lire, manger et jouer à ces conneries de jeux vidéo pleines de tueries !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire, si je suis heureux comme ça ? rétorqua-t-il en s'engageant à son tour dans une dispute mémorable. Maman et toi, vous prétendez vouloir mon bonheur, mais que savez-vous de

ce que j'aime, de ce qui pourrait me rendre heureux ? Tu crois que tu as réussi ta vie parce que tu as un appart, un mec et que tu as un job dans une bonne boîte, mais c'est tout ! En vérité tu n'as rien de plus que moi !

Luna, qui l'avait vu naître et qui connaissait tous les rouages de sa personnalité, ne se laissa pas désarmer :

— Eh bien ! Réussis la tienne, au lieu de jouer les victimes perpétuelles, à grossir à vue d'œil, comme si c'était inéluctable ! Tu pourrais être un beau garçon, intéressant et charmant. Tu adorais la natation, les balades en forêt, débiter tes blagues débiles à tes copains, t'occuper des animaux et nous préparer de bons petits plats ! Ce n'est pas si vieux ! Où es-tu passé, Jules ? Vas-tu continuer à porter en toi tout le mal que ces sales petits cons t'ont fait subir ? Crois-tu qu'ils ne t'ont pas déjà causé suffisamment d'ennuis ? Tu vas les laisser gâcher toute ta vie ? Réveille-toi, bon sang !

Luna sentit les larmes couler sur ses joues, mais elle ne pouvait plus retenir ses paroles qui lui restaient sur le cœur depuis des mois :

— Tu es... Tu es le seul homme qu'il reste dans la famille, tu dois reprendre le dessus, Jules. Maman et moi, nous sommes à cent pour cent derrière toi. On t'aime comme des groupies ! On a besoin de toi ! Nous sommes malheureuses quand tu n'es pas bien... Il faut que tu montres qu'il y a quelqu'un, là-dedans, que tu ne pars pas à la dérive.

Elle pointa son crâne de l'index avant de toucher son cœur.

— On t'aime, Jules !

Bouleversé, l'adolescent écarquilla les yeux.

À entendre ce monologue d'une densité rare, Jules ne tarda pas à pleurer à son tour, face à sa grande sœur :

— Je sais que tu as raison, avoua-t-il, vaincu, mais j’ignore comment m’y prendre. Pour toi, c’est facile... Tu as toujours été belle et mince. Tu as Maman comme modèle, mais moi...

Luna s’approcha de lui pour l’êtreindre fermement.

Les deux enfants Jolivet pleuraient l’un dans les bras de l’autre, lorsque leur mère fit irruption silencieusement dans la cuisine :

— Si tu savais à quel point on t’aime, murmura la jeune femme. On veut seulement t’aider !

— Je... je vais me reconstruire, promit l’adolescent en sanglotant. Tu as raison. Il faut que je me réveille, ne serait-ce que pour honorer le souvenir de Papa... Il ne s’est jamais laissé abattre, lui... Il... il aurait honte, s’il savait...

— Papa t’adorait, Jules ! Tu étais sa fierté. De là-haut, il te regarde. Montre-lui qui tu es. Prouve-lui qu’il avait raison de t’aimer de tout son cœur !

Nathalie recula sans faire de bruit, à la fois émue et incroyablement fière de ses deux enfants qui venaient de lui offrir une belle récompense, après des mois d’un silence inquiétant et souvent douloureux.

Elle songea que Jules allait reprendre le cours de sa vie et que toute la famille allait être de nouveau heureuse.

C’est ce qu’elle espérait.

Naïvement.

Jules se conforma sérieusement à sa promesse. Il s’abonna à la piscine municipale et cessa d’avaler le soda, les biscuits, les sucreries, le fromage et les glaces qu’il consommait quotidiennement. En réfrénant ses pulsions, il prit conscience qu’il avalait des aliments pour se rassurer, sans même avoir faim, ni en tirer le moindre plaisir.

Les plus belles intentions ne valent rien si elles ne sont pas concrétisées par des actes à la mesure de nos espérances. Dès la première séance de sport, il admit combien se mouvoir représentait désormais pour lui un travail pénible et fatigant. Ses muscles répondaient difficilement, car son corps s'était tellement empâté qu'il lui semblait avancer au ralenti.

Mais Jules ne s'avoua pas pour autant vaincu. Pendant des mois, il se tint à son engagement.

Afin de l'encourager, sa mère avait supprimé chips, pizzas, bonbons et plats préparés.

Sans qu'il ne perçoive d'évolution spectaculaire, Jules perdit lentement du poids.

Après deux ans d'efforts continus, il finit par retrouver une belle silhouette.

C'est surtout dans le regard des autres que le changement opéra. Les sourires à son encontre devenaient plus appuyés, on l'envisageait avec intérêt et même parfois, avec envie.

À l'approche de la majorité, Jules put longer le bassin sans craindre d'être regardé et jugé. Il ne se précipitait plus dans le grand bain pour disparaître dans l'eau et fuir les regards.

Si la métamorphose physique était spectaculaire, Jules continuait à craindre les femmes et les hommes de son âge. Il avait bien quelques amis, mais il ne parvenait pas à leur offrir sa confiance.

Jules imaginait toujours que, plus il serait sincère, plus les autres utiliseraient ses confidences contre lui.

Avec ses magnifiques cheveux roux bouclés, son visage au teint pâle avec une peau sans défaut, son torse taillé en V et sa taille fine, il inspirait l'énergie et l'insouciance de la jeunesse. Jules incarnait l'image parfaite du jeune bien

sous tous rapports, alors qu'il vivait avec la peur constante d'être de nouveau jugé, insulté, agressé, par ses pairs.

L'été suivant, il reprenait son souffle au bord du bassin, lorsqu'un très beau jeune homme brun, bien bâti et d'à peu près son âge, vint l'aborder.

La peau dorée, les cils et les sourcils épais, le regard bleu azur et une mâchoire carrée offrant de magnifiques sourires en biais, Gaspard séjournait à Merlin-le-Port pour quelques jours de vacances en famille.

— Je ne connais pas beaucoup la région, commença-t-il. Il y a des endroits sympas où sortir ?

— Sans doute, mais je... je ne les fréquente pas, balbutia Jules en rougissant, effaré en constatant qu'un si beau jeune homme pouvait le draguer. Excuse-moi, mais... je... je suis un peu sauvage.

— Quel dommage, rétorqua Gaspard, à la fois amusé, confiant et fier de sa personne. Un beau garçon comme toi, avec ce corps d'athlète, avoue que c'est du gaspillage.

C'était la première fois qu'un inconnu prononçait un tel compliment à propos de son physique.

L'espace d'un instant, Jules fut envahi par une bouffée de chaleur irrépressible et il rougit tant et si bien qu'il se sentit obligé de s'immerger dans l'eau, le temps de surmonter son embarras.

Mais le jeune touriste passa la main sous son aisselle pour le contraindre à remonter à la surface :

— Es-tu timide à ce point ? lui demanda-t-il avant d'éclater de rire. Avec une telle beauté, c'est moi qui devrais être gêné !

Charmé par ce beau parleur, Jules baissa rapidement les armes.

— Si ta famille est du coin, tu dois déjà bien connaître la ville, non ? Il n’y a pas grand-chose à faire par ici, à part la plage.

Gaspard leva le menton et l’envisagea d’un petit air jugeur, mais avec une telle brillance dans le regard, qu’il laissait clairement transparaître un désir dépassant le cadre de la camaraderie.

— Tu m’offres un verre ? demanda-t-il subitement.

Curieux et intrigué par les méthodes de ce séducteur patenté, Jules accepta d’un hochement de tête. Il sortit du bassin, ignorant comme Gaspard observait son corps avec envie et empressement.

Au bord de la piscine, les deux jeunes hommes, marchant côte à côte, pouvaient évoquer de multiples similitudes en termes d’âge, d’harmonie, de gabarit, ou de beauté. Pourtant, malgré ses nouveaux atouts évidents, Jules continuait d’afficher une certaine fragilité, une vulnérabilité qui pouvait attirer l’œil affûté des prédateurs de toutes sortes.

Sous la douche, Gaspard détailla le corps de son voisin. Grand et musclé, les épaules larges et la taille fine, on devinait ses pectoraux et ses abdominaux qui se mouvaient à chacun de ses gestes.

Les paupières et les lèvres closes, il recevait sur son visage le jet chaud du pommeau de douche en semblant en savourer les bienfaits.

Jules possédait des traits fins, presque distingués, avec de grands yeux surmontés de sourcils bien dessinés, d’un petit nez en trompette, d’une bouche rose et sensuelle, parfaite pour les baisers langoureux.

Ses cheveux roux bouclés coupés au carré lui conféraient un côté artiste qui lui correspondait bien.